



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
En AN \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.



FEUILLETON de CANARI

LE
SIRE DE LUSTUPIN
Par ERNEST CAPENDU

(Suite.)

Sur cet flot l'empereur Louis-le-Bavarois avait fait construire un château au quatorzième siècle (vers la fin du siècle).

Ce château flanqué de tourelles, avec ses grandes tours, ses clochets, ses murailles, ses portes basses à fleur d'eau est une véritable citadelle aquatique.

Commandant absolument le fleuve, à droite et à gauche, il était pourvu d'une garnison qui faisait payer droit de passage à tous les bateaux, barques et nacelles, tous et toutes, même les embarcations, allant seulement de Bacharah à Caub et de Caub à Bacharah.

C'était dans ce château palatin que les princesses palatines étaient tenues dès qu'elles étaient enceintes, d'aller s'enfermer pour y faire leur couches.

Cette singulière coutume avait pour origine une vieille légende conservée encore religieusement pour les habitants du duché de Nassau.

Du temps que Conrad-le-Juste était comte palatin, il avait une fille fort belle nommée Emmeline, suivant les uns, et Isabeau, suivant les autres.

Conrad, qui était de première noblesse, voulut que sa fille ne prît un époux que des mains de l'empereur.

Il s'était rendu auprès de sa Majesté Henri VI, dit le Sévère, fils du successeur de Frédéric Barberousse.

L'empereur lui promit de marier Isabeau.

Conrad, fier de la promesse reçue, revint dans ses domaines du palatinat.

de la légende, de la conserver intacte à l'époux que devait lui imposer l'empereur d'Allemagne.

Mais Isabeau avait une passion dans le cœur.

Elle aimait Henri de Brunswick. Celui-ci passionnément épris lui-même, parvint à triompher de tous les obstacles, et il s'introduisit dans le Pfalzgrabenstein.

Isabeau écouta son amant, et après quelques mois, elle fut enceinte.

Elle avoua tout à son père.

Celui-ci, pour sauver l'honneur de sa fille, consentit au mariage, mais il voulut qu'à l'avenir toutes les princesses palatines donnaient le jour à leur héritiers dans ce château bâti au milieu du Rhin.

Ce qui raccommoda Conrad avec sa fille et son gendre fut un miracle.

Les eaux du Rhin, disent la légende, étaient devenues tout à coup mauvaises, et tous ceux qui en buvaient étaient pris d'une maladie terrible qui les emportait.

Conrad déclara que sa fille ne boirait pas d'autre eau que celle qu'elle

pouvait se procurer dans le Pfalzgrabenstein, — interdisant absolument les communications entre le château et les rives.

Isabeau était alors sur le point d'aller coucher.

Henri de Brunswick ordonna que l'on creusât la terre au centre de l'île.

L'eau jaillit, et cette eau n'était pas celle du Rhin. (Ce puits existait encore, et on le montre comme une curiosité, car, effectivement, son eau n'est pas la même que l'eau du Rhin.)

Ce miracle convainquit Conrad, qui fit bénir l'union de sa fille avec Henri de Brunswick.

En 1515, il y avait plus de cent ans que c'était accompli ce miracle, mais la légende était dans toutes les bouches.

Et maintenant revenons à Bingen, l'ancienne ville romaine, revenons à Rudesheimshloss, que, dans son admirable livre, le Rhin, Victor Hugo décrit si pittoresquement dans son état actuel, revenons à Rudesheim-Braunstein, l'ancienne demeure du père de la belle Giselle.

"L'admirable manoir que ce donjon carré !"

"Des caves romaines, des murailles romaines, une salle des chevaliers dont la table est éclairée d'une lampe flambante pareille à celle du tombeau de Charlemagne, des vitraux de la Renaissance, des lanternes de fer du treizième siècle accrochées au mur, d'étroits escaliers à vis, des oubliettes dont l'abîme effraye, des urnes sépulcrales rangées dans une espèce d'ossuaire, tout un ensemble de choses noires et terribles, au sommet duquel s'épanouit une énorme touffe de verdure et de fleurs, d'où l'on contemple les magnificences du Rhin."

"Il y a des allées dans ce monastère bouquet et l'on s'y promène. De loin c'est une couronne, de près c'est un jardin."

A l'époque où remonte ce récit, le Rudesheimshloss était dans toute sa poétique beauté, dans toute sa force dans toute sa vigueur. Rudesheim, Ehrenfels, Bingen, sont les trois points du triangle formé par le rapide du Rhin. Bingen est la tête, le sommet, Eh



renfels et Rudesheim les deux points extrêmes de la base. La Tour menante était au centre.

LII

CATHERINE

On était en juillet la chaleur était forte, le soleil radieux.

Un homme jeune encore et une jeune femme marchaient, au pas de leurs chevaux, en route de Kreuznach à Bingen.

Le jeune homme était beau cavalier et richement vêtu.

La jeune femme était ravissante de grâce et d'élégance.

Tous deux causaient en échangeant de doux regards et de plus doux sourires.

— Eh bien, Catherine, es-tu heureuse ? disait le cavalier.

— Autant, Aymeric, qu'on peut l'être sur la terre ! répondait la jeune femme.

— Tu m'aimes ?

— De toute mon âme !

— Et moi, je t'adore à donner ma vie éternelle pour te voir toujours au-si soufiante.

— Oh ! le beau pays, Aymeric, que celui que nous visitons.

— Et que nous visiterons souvent Catherine, puisque le duc de Lorraine nous enverra tous les ans auprès de son cousin le comte de Hesse.

— Et mon père viendra nous rejoindre à Mayence ?

— Oui, nous reviendrons ensemble à Paris.

— Oh ! que ce sera bon ! Comme la vie est belle quand on est heureux. Hélas ! qui m'a dit il y a deux ans que nous serions tous deux sur cette route ?

— Il y a deux ans ! dit Aymeric avec un soupir.

Puis après un silence :

— Ne parlons plus de cela, Catherine, reprit-il, car je n'ai qu'un regret.

— Lequel ?

— C'est que ce misérable qui voulait faire ton malheur ne soit pas mort de sa main !

— Aymeric !

— J'aurais voulu le frapper.

— Celui qui l'a tué, Aymeric, avait aussi droit de vengeance, car il avait cruellement souffert.

— Oui !... pauvre Engilbert ! Il est retourné à Barcelonnette ?

— Oui, avec Claudine.

— Et ce M. de Lustupin ?

— Hélas Catherine, je n'ai plus entendu parler de lui depuis deux ans.

— Qu'est-il devenu ?

— On l'ignore.

— Je l'ai cherché partout, car c'était un ami véritable celui-là, et je n'ai pu le rencontrer, ni avoir de ses nouvelles.